

CO
éditions

/ ROMAN

FRANÇOIS RUIZ

PASSÉ



DÉCOMPOSÉ

François Ruiz

Passé décomposé

Roman



Du même auteur,

Chez n'co éditions

Y'en aura pas pour tout le monde – juillet 2022

Des îlots d'Atlantide – avril 2024

Ailleurs

Lignes de fuites (nouvelles & poésies) – Éditions Le Lys Bleu

Il était un éducateur (récit professionnel) – Éditions L'Harmattan

Sommaire

I	1
II	6
III	15
IV	26
V	30
VI	36
VII	49
VIII	53
IX	58
X	64
XI	68
XII	72
XIII	77
XIV	81
XV	85
XVI	88

*« Les faits ne pénètrent pas le monde
où vivent nos croyances. »*
Marcel Proust

À Éllie et Gabriel

I

Au-dessus des falaises le ciel s'effilochait comme un vieux drap usé. Quelques mouettes poussées par un vent flegmatique grignotaient tranquillement de gros nuages gris et le sable pétillait sous de fines gouttelettes. Je tendais l'oreille : mise à part la rumeur des vagues et l'à peine perceptible frémissement des dunes, pas un bruit alentour. Une plage abandonnée, déserte et anonyme. Que m'était-il arrivé ? Où étais-je ? Depuis combien de temps ? Et toi, Nina, où es-tu ?

Je fouillais précautionneusement ma mémoire, comme un archéologue à la recherche de fragments enfouis dans une terre stérile, ce qui pourrait me raccrocher d'une manière ou d'une autre à cette réalité.

Je me souvenais de l'évasion, la voiture, une Peugeot noire, des détonations, des éclats de verre, puis rien. Comment avais-je atterri là ? Avais-je été projeté hors du véhicule, mais alors où était-il passé, ou bien m'avait-on balancé du haut de ces falaises ?

Devant la mer, derrière les falaises, et autour, à perte de vue, des kilomètres de sable piquetés de loin en loin de minuscules buissons. Négligeant la douleur, j'ai tiré de mes poches mon paquet de cigarettes aplati rouge de sang... J'en ai allumé une. Une odeur d'iode et d'algues emplissait mes narines ensablées. J'avais du mal à respirer comme ça, sur le dos, mais le moyen de faire autrement avec le ventre ouvert sur une quinzaine de centimètres ?

Il me restait une chance infime de survivre, une chance infime de te retrouver, te revoir avant de mourir, Nina. Je devais résister, bâillonner la douleur, reprendre mon souffle, et continuer, ramper sur le sable encore et encore jusqu'à sortir de cette plage.

Je fermai les paupières à cause de la pluie, et me remis péniblement en route, les épaules en compote, mais contraint par la blessure d'avancer sur le dos. De temps en temps, je profitais des dunes pour glisser sur les pentes, mais c'était plus douloureux, car mon corps s'enfonçait plus profondément dans le sable humide. Je léchais mes lèvres. La pluie avait un goût salé, la sueur sans doute. Les grains me ponçaient la nuque et me brûlaient le dos à travers l'étoffe de la chemise. Je me traînais ainsi durant des heures, alourdi par le poids du sable dans mes chaussures, sans savoir où j'allais, lorsque quelque chose m'effleura le bras droit. Un rat se faufila dans une touffe d'herbe sèche et aussitôt l'image du joueur de flûte de Hamelin m'apparut. Enfant, je détestais ce conte, tout comme je détestais ce souvenir. Était-ce un souvenir ou un cauchemar d'ailleurs ?

Je devais avoir huit ou neuf ans lorsque, debout sur mon skate, un gros rat soudainement m'avait coupé la route. Je m'étais tapé un beau plongeon mais à cause du monde autour, je n'avais pas pleuré... Quelqu'un cria « sous la voiture ! ». Un homme ramassa quelques cailloux et, accroupi derrière une roue, guettait le rat tapi dans l'ombre de la carrosserie. Le cercle de curieux s'élargit. Une femme, blouse à carreaux et cheveux roux, balai en main venait à la rescousse. L'animal jaillit, et comme ces jouets mécaniques qui à chaque obstacle rencontré repartent dans tous les sens, il heurta le trottoir, fila sous son abri, puis ressurgit. La clameur augmenta : l'homme avait réussi à coincer la queue de la malheureuse bestiole sous sa semelle, et pendant un court instant, je crus que le rat allait se couper en deux. Mais la queue, tel un élastique, suivit finalement le reste de son corps, pas pour longtemps, car la femme aussitôt le bloqua sous son balai. L'homme saisit alors une barre de fer, une sorte de pied de biche, qu'on lui tendait. La foule se tut. Le balai tressautait. Le rat ne s'avouait pas vaincu. Il fusa de nouveau, zigzaguant pour se frayer un passage dans ce paquet de chaussures. Instantanément les badauds reculèrent. Des enfants hurlaient. Perdu dans ce vacarme, peut-être

sonné par les émanations d'essence et de gaz d'échappement, le rat tel une toupie tourna un moment sur lui-même et, visiblement épuisé, s'immobilisa. L'homme, la barre de fer en main, dégrafa son col de chemise puis martela le sol comme un toréador avant la dernière passe. Quand le rat hésitant avança vers ses souliers, l'homme se concentra et ajusta son tir. Le dos ouvert sur une bonne la largeur, le rat glapit et se retourna convulsivement face au ciel dans un dernier soubresaut, puis les yeux révulsés, se figea. Sous les acclamations du public, l'homme, d'un air dégagé, rendit le pied de biche à son propriétaire. Il quittait déjà les lieux lorsque la rousse revint, sans son balai, mais munie d'un sac en plastique qu'elle tenait entre ses mains gantées. Elle saisit du bout des doigts l'animal, il paraissait soudain plus petit, et le déposa précautionneusement dans le sac avant de le balancer dans l'une des poubelles à proximité. Le cercle s'ouvrit peu à peu et je me demandais si j'avais rêvé ou non...

Le vent s'essoufflait. La pluie cessa mais la chemise imbibée, un cocktail grenadine, pluie, sang et sueur mélangés me collait la peau. Le froid me gagnait tout entier. J'allumai une cigarette pour me réchauffer un peu puis me résolus à reprendre mon cheminement lorsque je sentis qu'on m'éraflait la main gauche. Le goulot d'une bouteille cassée. Juste à côté gisaient des bouts de bois carbonisés ainsi qu'une boîte de conserve sans étiquette. Cette plage n'était pas donc inaccessible ! Ragaillardisé par cette découverte, je repartis ramant sur le sable, les coudes râpés, m'éloignant de la mer.

À quelques centaines de mètres apparut une forêt de pins, puis plus près, mais je ne les avais pas remarquées jusque-là, des clôtures de fils de fer barbelés et une pancarte accrochée dont je ne parvins pas à déchiffrer le message. M'avait-on repris et enfermé là dans cette zone désertique ?

Il fallait bouger, atteindre la pinède. Derrière ce rideau de pins, il y aurait une route, une maison, quelqu'un. De toute façon, je n'avais pas le choix : me remettre à ramper ou crever sur place.

Ma chemise fissurée, les grains de sable m'épluchaient le dos et me pelaient la nuque. Mes oreilles bourdonnaient et mon cœur cognait avec un tel ramdam que je craignais qu'il n'éclate, mais je voulais passer les barbelés avant la nuit.

Au loin des moteurs ronronnèrent. Je ne voyais pas de véhicules, mais l'air et la plage vibraient. Les mouettes battaient en retraite. La nature s'agitait. Les bruits me parvenaient en écho, mous, ouatés, sans consistance, engourdis comme à travers un filtre. Soudain, des mitraillettes crépitèrent puis des cris retentirent. Ensuite j'entendis des « hourras » et crus reconnaître parmi ce brouhaha le ronflement régulier d'un hélicoptère ou peut-être celui d'un tank. Je me tournai pour observer, mais cette contorsion me découpa le ventre et me broya la colonne. J'ai pensé que mes vertèbres allaient gicler comme des osselets et une douleur atroce me dévora. Les bruits s'éloignaient peu à peu, puis le silence m'enveloppa et la souffrance m'anesthésia.

Pendant tout mon sommeil, un homme, peut-être moi-même, luttait à mains nues contre un rat immense qui voulait lui arracher les tripes et les boyaux...

De mes mains rouges du sang caillé, j'ôtai, tremblotant, les grains de sable qui couvraient mes paupières. Mon ventre se déchirait peu à peu. Du sable s'agglomérait au sang coagulé. La plaie s'élargissait...

Je commandais à mon bras droit d'aller jusqu'à ma brèche, et celui-ci hésita un moment avant d'obéir. J'avais la gorge de sèche et je dégoulinais. Du bout de la langue, je léchais ma sueur. Ce goût salé mêlé au craquement des grains de sable sous les dents aiguïsait encore davantage ma soif. Quand ma main atteignit enfin la blessure, mon cœur se bloqua un instant : mes boyaux s'échappaient !

Secoué par les tremblements, je mis du temps avant de trouver ma poche. J'y ai pioché une cigarette, la dernière peut-être. Puis, je décidai de fournir encore un effort pour ne pas crever comme ça les tripes à l'air.

Je me repliai prudemment sur moi-même et je sentis mon ventre s'ouvrir comme s'il se scindait définitivement en deux. Je me blottis dans le creux de la dune en serrant les dents, et de mes bras à demi paralysés qui ne répondaient plus à mon cerveau qu'avec une lenteur extrême, en prenant soin de garder mon ventre immobile, et je crus bien ne jamais y arriver, je me recouvris de sable.

Enfant, m'enterrer sur la plage, les paupières closes dans les odeurs d'huiles solaires de vanille et de noix de coco, la musique des vagues mêlée aux cris des marmailles, le contact du sable chaud, les rumeurs de la baignade, me laisser dériver, prendre le large, j'adorais ça.

Un soleil orangé dégringolait doucement. Le jour se diluait dans le ricanement des mouettes. J'ai refermé les yeux et je rêvais de toi, Nina. À ta chevelure brune et ses boucles de lumière, tes beaux yeux noirs où je naufrage, ton petit nez qui se retrousse quand tu souris et ta fossette sur la joue gauche, ta bouche enfin, plus douce et fraîche qu'une orange, ton rire limpide et gai comme l'eau d'une cascade, la saveur de ta peau et ta main dans la mienne. Aucun rat, aucune mouette, aucune bestiole ne pourra me bouffer l'intérieur.

Une brassée d'air tiède me caressait les joues. L'air iodé avait aussi l'odeur des pins. Maintenant je ne bougeais plus.

« La courbe de tes yeux fait le tour de mon cœur », écrivait Eluard. Je t'ai revue en moi, mon paradis perdu, et tout le reste, même le temps, n'existait plus...

II

Quand enfin j'ouvris l'œil, étais-je toujours dans ce mauvais rêve, le rat avait disparu. Une lame de lumière me coupait les paupières. Quelque part un téléphone sonnait. Un train de marchandises surchargé roulait dans mon cerveau. La terre tanguait. Des sons me tournaient autour avant de s'écraser comme des coups de poing entre mes oreilles. Une sorte de fantôme traversa la pièce...

Tu ne devineras jamais à quoi j'ai pensé, Nina : la poubelle, j'ai oublié de la sortir. La voisine du dessous va encore m'accuser d'attirer toutes les bestioles du quartier...

J'avais mal à la tête. L'abdomen me démangeait. Des tentacules me ligotaient. Je grattais des bandages. Le téléphone sonnait toujours. Le roulement, un charriot sans doute, s'approchait.

L'air affairé, le fantôme réapparut. Je sors du coma où l'on m'avait plongé depuis vingt-et-une semaines, m'explique la jeune infirmière. Aussi incroyable que cela puisse paraître, je ne rêve pas, je suis encore vivant. Et toi, Nina, es-tu toujours vivante?...

Un médecin va passer. Elle parle, parle en arrangeant mon lit mais je ne l'écoute plus. Vingt-et-une semaines? Quel jour sommes-nous?

Des questions sans réponse tourbillonnent sans cesse. J'ai beau me repasser le film, impossible de dérouler. Il y a des sauts dans la pellicule : l'évasion, la voiture, la plage, tout se brouille. Des images se déforment et se superposent comme celles d'un kaléidoscope sans cesse en mouvement. Pourquoi les rêves semblent-ils parfois plus nets que la réalité?

Cela fait au moins vingt-et-une semaines que je suis sans nouvelle de toi, Nina.

Ils m'ont encabané, un camp de réadaptation, ils appellent ça. J'ignorais que ça existait. Je me suis retrouvé avec toute sorte de types : des terroristes comme ils nomment ici sans distinction tous ceux qui les combattent quels que soient leurs bords, et même des délinquants. Un vrai melting-pot! Mais tout était bien planifié. Faut reconnaître leur talent pour l'organisation : chaque catégorie avait son quartier. Rarement nous nous croisions. Parfois on entendait des hurlements émanant d'un sous-sol, sans doute des cours de réadaptation accélérés... Pour l'instant, je n'y avais pas encore eu droit.

On était environ une centaine dans cette caserne reconvertie. Depuis ma piaule, au deuxième et dernier étage, je voyais la terrasse délabrée du premier, la cour, les hauts murs et au-delà des barbelés de cette prison improvisée, un désert montagneux peuplé de roches, lauriers-roses, hibiscus, oliviers, pins, broussailles et ronces.

Je me demandais si je te reverrai Nina... Cependant un matin j'assistais à un drôle de spectacle. Une tête, puis une autre, puis des bras dépassaient d'un des murs d'enceinte. Deux gars installaient des piquets, sûrement pour surélever la muraille avec des barbelés.

Pour le moment aucun barreau aux fenêtres du deuxième, mais ça ne devrait pas tarder. Sur la terrasse gisaient deux grandes étagères rouillées. C'est ce qui m'a donné l'idée : les attacher l'une à l'autre pourrait constituer une échelle.

La nuit, dans ma cellule, j'ai patiemment sectionné des treillis de mon sommier métallique, pas compliqué vu que les mailles avaient dû atteindre leur limite d'élasticité bien avant même la création de cette caserne. J'ai pu confectionner des rubans d'une dizaine de centimètres. Le lendemain soir j'ai ouvert ma fenêtre et le drap serré sur le ventre, j'ai glissé sur la terrasse. Une demi-lune baignait dans le ciel étoilé comme une nageuse nue entourée de diamants. Ainsi éclairé, j'ai saisi les deux étagères et les ai assemblées avec les fils du sommier. J'ai noué le drap à ma nouvelle échelle et laissé coulisser le tout jusqu'au sol. Là, je ne

te dis pas le boucan ! Un tintamarre de tous les diables ! Un projecteur a balayé lentement la zone. Tapi dans un recoin, je ne respirais plus. Des bruits de bottes puis le grincement d'une boîte de vitesses, ils avaient dû déclencher l'alarme. J'ai failli rebrousser chemin. Des phares m'éblouirent, je levai les mains prêt à me rendre, mais le camion passa sans s'arrêter. Une patrouille sortait du camp. Depuis le mirador, le projecteur s'amusait à des jeux de lumière pour l'accompagner.

J'en profitai pour traverser la cour et grimper sur mes étagères. Arrivé au dernier rayonnage, je me suis élancé, et cramponné au mur, je l'ai escaladé, puis de là, j'ai sauté de l'autre côté sur l'échafaudage, et j'ai atterri sans problème. De toute façon, qu'est-ce que je risquais ? Me casser une jambe ?

Je me mis à courir pour m'éloigner le plus rapidement possible. Tu ne peux pas savoir, ce que j'ai ressenti alors. J'étais exalté, fou, ivre, éperdu de bonheur. Indescriptible, sans doute le plus grand pied de toute mon existence. Les feuilles des saules argentés dansaient légèrement au rythme de mes pas et le vent chantonait ton nom, Nina, Nina, Nina.... J'allais te retrouver, toi ma boussole, mon soleil, mon oasis, mon paradis terrestre.

Le premier jour, j'ai marché, marché et marché, coupant à travers la campagne et les collines pour ne pas me faire repérer. Je ne ressentais ni faim ni soif, juste la fraîcheur du soir. En taule, on ne se rend plus compte de rien. Au loin, j'apercevais les lumières d'un village, mais n'osais pas m'approcher. J'ai fini par trouver un abri dans une sorte de hangar. J'ai dormi sur le sol, encore moins confortable que mon vieux sommier pourri, mais j'étais libre.

J'ignore ce qui me réveilla, la lumière du soleil ou bien l'entêtant vrombissement d'un hélicoptère. Par la fenêtre, je le voyais tourner : un hélico de l'armée. Punaise, si c'est pour moi, ils employaient les grands moyens. Une blouse grise et crade traînait par terre. À peu près à ma taille, je l'ai revêtue. Toujours mieux que ma tenue pour passer inaperçu. Je suis sorti en direction du village, à la recherche d'une voiture. Par chance, aux premières

maisons, une des bagnoles n'était pas fermée à clef. J'ai tiré les fils et me suis barré avec. C'est dans ce tacot que j'ai repris la route. Je n'ai pas croisé grand monde à part quelques tracteurs. Les champs s'éternisaient dans leur douce quiétude, indifférents aux sauvageries environnantes. La bagnole roulait bien, mais le problème c'était la jauge. Je suis tombé en panne d'essence à proximité d'un bled dont j'ai oublié le nom.

Je continuai donc à pied. Un vent tourbillonnant me balançait des rafales d'uppercuts. Qu'il est long, le chemin vers toi, Nina ! J'avais faim et soif, lorsque j'ai entrevu dans le coffre ouvert d'un véhicule un paquet de chips et une bouteille de limonade. À quelques mètres de là, deux types discutaient sans me prêter attention. Il y a des moments comme ça, où l'on se dit que Dieu existe. J'ai piqué les chips et la bouteille, les ai planqués sous ma blouse en poursuivant mon chemin jusqu'au centre. Des tags de partout sur les murs, des bagnoles cramées, des panneaux renversés, finalement même les villages les plus reculés n'ont pas été pas épargnés. Inutile de te préciser que je n'ai pas traîné dans le coin. J'ai mangé les chips, bu un coup, et j'ai pissé avant de repartir.

Je cheminais ainsi depuis un bon bout de temps lorsque je l'ai entendu ronfler bruyamment. Encore ce putain d'hélico. Je me camouflai sous des buissons. Je n'ai pas bougé jusqu'à ce que je ne l'entende plus bourdonner. J'étais crevé mais résolu à trouver un Eldorado pour la nuit. Du sommet d'une colline, à mes pieds, tapie au creux des montagnes environnantes comme une pieuvre sous des rochers, une petite ville étalait ses tentacules de lumière. Il devait être autour de vingt heures. Dans les rues, pas âme qui vive. Les trois quarts des habitants étaient sans doute à table. De toute façon à cette heure-ci avec le couvre-feu, personne ne se risquerait dehors.

J'ai choisi une villa de plain-pied, nullement éclairée. Je passai par derrière, ôtai ma vieille blouse, en enturbannai ma main droite pour étouffer le bruit, pétai un carreau et pénétraï. Je progressai dans l'obscurité jusqu'à la cuisine où l'ampoule clignotante d'un lave-vaisselle me lançait des œillades. J'ai pioché dans

le frigo et m'installais à table. Un vrai festin ! J'ai hésité à prendre une douche, mais je ne devais pas m'attarder. Je suis allé dans la chambre où j'ai dégoté un pantalon, un tee-shirt, un pull, et une paire de chaussettes. Le pantalon avait sans doute une taille de trop et il sentait la naphthaline. Mais je m'en contentai : je ne me rendais pas à un défilé de mode. Dans le couloir, une veste pendait au porte-manteau. Je l'ai enfilée (un peu trop large aussi) et au passage j'ai piqué une pomme et un opinel. Je suis sorti par où j'étais entré, puis j'ai jeté mes vieux vêtements dans une poubelle.

Après deux ou trois kilomètres, j'ai finalement réussi à dénicher une vieille bâtisse abandonnée où je me suis écroulé d'épuisement. J'étais gonflé à bloc le matin. Le vent avait cessé et je continuai à pied pour éviter les mauvaises rencontres. Tout se déroula sans encombre jusqu'à la ville. De rares passants me toisaient d'une drôle de façon, ou plutôt à la façon d'aujourd'hui, un bref échange du regard et on accélère le pas, parce qu'on ne sait jamais...

Je traversai sans m'attarder sur les vitrines, nombre d'entre elles étaient vides quand elles tenaient encore debout. Combien de boutiques avaient été saccagées ou pillées en quelques semaines ?

Je marchais sur une route quasi désertique. À l'horizon, le soleil semblait escalader la montagne, m'encourageant à le suivre. Après un immense champ de maïs, je discernai un sentier que j'aurai pu prendre bientôt. Seulement voilà, entre le champ et le sentier il y avait un barrage. Et ça s'est compliqué quand j'ai entendu des aboiements dans mon dos. Je me suis retourné. À même pas cinq cents mètres, des hommes avec des chiens avançaient dans ma direction. Et ce n'étaient pas des chasseurs. Ne manquait plus que l'hélicoptère ! Et pourquoi pas un tank ou un sous-marin pendant qu'ils y étaient ? Bon sang, je ne suis pas Al Capone ! Je devenais parano. Ils traquaient sans doute quelqu'un d'autre...

J'ai foncé dans le champ de maïs en m'accroupissant. Mon pied gauche heurta une fraise de motoculteur à moitié enterrée. Heureusement le paysan avait arrosé. Je l'ai déterrée assez

facilement. Il manquait des lames et elle était rouillée. J'ai creusé le sol avec cet outil de fortune, et me suis enfoui, recouvert de terre jusqu'au cou, entre les pieds des géants verts. Le chuintement des talkies-walkies et les reniflements des chiens approchaient. Tous alignés, ils parcouraient le champ exactement comme des chasseurs pour une battue. Des rangées de bottes et de rangers m'ont frôlé le visage. Je fermais les yeux et retenais ma respiration. Mon sang cognait si fort dans mes oreilles que j'ai pensé qu'ils l'entendraient circuler. Par miracle, ils sont passés lentement tout près de moi sans s'arrêter. L'odeur de la naphthaline annihile-t-elle l'odorat des chiens ? Je n'ai pas eu le loisir de me renseigner. Je suis resté prudemment allongé, là, sans bouger, des heures durant. La sueur a séché sur mon visage et j'ai fini par m'assoupir. L'émotion sans doute...

Quand je me suis relevé, deux gyrophares transperçaient la nuit. Purée, j'étais tombé sur des teigneux. Ils étaient toujours là ! J'ai patienté un long moment avant de m'approcher. Grâce aux gyrophares, je parvins à discerner quatre silhouettes. Deux par voiture, les bagnoles immobiles, moteurs coupés. Ils attendaient quoi ? Des renforts ? La relève ?

Je me suis glissé entre les maïs jusqu'au bord de la route. Un camion arrivait. Les deux types assis à côté des conducteurs sont nonchalamment sortis de leurs voitures, une lampe torche à la main, et ont stoppé le véhicule pour l'inspecter. J'en ai profité pour ramper sous leurs bagnoles. De l'autre côté, j'ai roulé sur le talus. Je n'osais pas retourner sur l'asphalte. J'avançais lentement dans la nuit noire et silencieuse. Un rayon de lune éclairait le chemin et j'ai failli tomber trois ou quatre fois avant de me trouver face à une sorte de cabane. Des murs et un toit, je ne pouvais pas me payer un quatre étoiles. Je me vautrai par terre et quelques minutes plus tard je m'endormais. Je me suis réveillé de bonne heure, une puanteur dans les narines. Dans un coin, des bouteilles cassées, et dans un autre, des étrons et du papier journal froissé qui avait dû servir pour s'essuyer. Mais l'odeur ne

provenait pas de là, elle émanait du corps sans vie allongé près de moi. J'avais pionicé à côté d'un cadavre.

Je n'avais pas oublié les attentats, les assassinats, les bombes et tout le reste, comment oublié ça, mais j'étais comme tout le monde, je ne voulais pas y penser. Comme si penser donnait une réalité à cette chose impensable... Je me suis déshabillé pour secouer mes vêtements et mes godasses encore pleins de terre, et je me suis barré de là vite fait.

Au petit matin j'ai retrouvé mon chemin caillouteux, et poursuivi ma route. J'ai marché ainsi toute la journée. Des champs, des vaches, des champs, des vaches et des fermes isolées. Pas le moindre village pendant des kilomètres et des kilomètres. La route lancinante à peine entrecoupée, de temps à autre, d'une voiture ou d'un camion se répétait indéfiniment : Nina, Nina, Nina...

J'ai pu faire un brin de toilette et boire un peu d'eau à la fontaine d'un petit hameau où j'ai piqué des pommes sur le rebord d'une fenêtre.

Enfin, au crépuscule, à travers un bois, je distinguai des lumières. J'étais exténué. À l'entrée de la ville, de la musique s'échappait d'un bistrot. Des silhouettes fumaient sur le trottoir. Je les observai de loin un moment.

Trois jeunes hommes discutaient bruyamment. Ils n'avaient visiblement pas bu que de la limonade ni fumé que des cigarettes. J'attendis qu'ils rentrent dans le bar. Des jeeps et des camions barraient l'artère principale. Je me suis faufilé sur le parking et j'ai piqué la première bagnole qui me tombait sous la main.

La jauge indiquait un réservoir à moitié plein. J'allais enfin te retrouver, Nina. Te retrouver et t'emmener ailleurs, loin de tout ce bordel. Je roulais comme un dingue en essayant de capter des infos. Tous les réseaux semblaient brouillés. Une seule radio fonctionnait. Elle diffusait une vieille chanson de Léo Ferré. La nuit tombait. J'étais presque arrivé. Un virage, le temps d'apercevoir des phares, un barrage sans doute, j'ai entendu des détonations, puis un souffle d'air, une explosion, des éclats de verre sur

le capot, un choc... Après, personne ne me croira, mais je ne sais pas comment je me suis retrouvé sur une plage.

Le chirurgien, grand, mince, une sorte de bouc grisonnant au menton, est venu :

— Vous avez eu de la veine. Façon de parler, car vous avez perdu beaucoup de sang. À quelques minutes près, vous étiez mort. Vous m'entendez ?

Je hochai légèrement la tête.

— Vous avez conservé l'audition, un miracle, dit-il... Des bourdonnements d'oreilles, des nausées, des maux de tête ?

— Oui, tout ça, oui... (je ne parvenais pas à articuler) J'ai mal au dos, partout...

— Normal. C'est la preuve que vous êtes vivant!... Vous ne vous souvenez de rien ?

— Rien, ou presque... Trop mal... ça me vrille dans la tête...

Les souvenirs, ils arrivaient par wagons, mais quand la loco déraile, les images partent en vrac comme un bouchon de champagne qui saute, et pour faire le tri, démerde-toi avec ça.

Je n'avais ni l'envie ni l'intention de parler, d'autant que j'avais le cerveau en bouilli et un mors me tirait la mâchoire.

— Le choc traumatique peut générer une perte de mémoire, mais nous allons arranger ça, m'a-t-il indiqué en me précisant que la police était déjà venue, mais qu'il n'avait pas donné son autorisation. De toute façon, vous ne pouviez pas répondre, dit-il avant d'ajouter, songeur : c'est curieux cette blessure. J'ai vu quelques égorgements, des décapitations, mais une éventration, jamais. Une grenade artisanale peut-être... On a trouvé de la grenaille jusque dans votre boîte crânienne.

Du bout des doigts, je tâtai par réflexe les bandelettes qui m'enrubannaient :

— Je vais garder ça pendant combien de temps ?

— Oh, encore un petit moment, mais rassurez-vous, cela vous va très bien, ça vous donne un petit air d'Apollinaire...

— Apollinaire avait juste un bandeau. Là ça couvre tout le visage...

— C'est vrai. Vous avez raison : pas Apollinaire, plutôt l'homme invisible alors... Vous connaissez ce feuilleton ?

Puis, il s'excusa en souriant :

— Vous comprenez, ça n'arrête pas. Il faut bien se détendre.

La police?... Aux ordres de qui?... Qui gouverne à présent?... Ils pourraient me torturer, ça ne changerait rien. J'ai beau me trifouiller la cervelle, je ne me rappelle pas. La mémoire est une forteresse bien gardée. On ne choisit pas ses souvenirs, ils s'imposent à nous. Quelques-uns s'évadent sans que l'on sache pourquoi, mais ceux qui demeurent là nous enchaînent à eux comme une malédiction. Des fantômes errants condamnés à perpète sans autre forme de procès...

Il y a des horreurs que je préférerais oublier, retourner dans la quiétude de l'enfance, tout effacer, tout sauf toi, sauf nous, juste toi et moi, Nina, et tout recommencer.



CO

éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,
littérature classique...

Proposez vos manuscrits

www.nco-editions.fr

François Ruiz
Passé décomposé

Version gratuite - Ne peut être vendu

Image de couverture : JYG

Crédit photo : Adobestock

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© n'co éditions
3, rue de la Charité - 38200 Vienne
nco-editions.fr